

Le banc

Son patron, tout en même temps propriétaire du chalet et amodiateur, lui avait dit avant le début de la saison, à son ancien berger :

-Ecoute Louis, je t'ai trouvé un remplaçant du tonnerre. Il peut garder les génisses des deux montagnes, si bien que je n'ai plus à avoir deux bergers comme dans le temps. Mais comme tu m'as rendu service pendant plus de dix ans, je ne vais pas te mettre à la porte comme un malpropre. Si bien que je te garde, mais avec la moitié de ton ancien salaire. Tu n'auras plus à t'occuper du bétail, mais du chalet seulement, des citernes, et à l'occasion tu pourras donner un coup de main à David – c'était le prénom du nouveau berger – pour enlever le barbelé de tout le tour de la montagne pour le remplacer par de l'électrique.

Cette saloperie de parc électrique que Louis redoutait plus que tout. Il s'était fait secouer plus d'une fois en voulant passer dessous, et cela lui avait ébranlé tout le corps. Il avait même cru défunter une fois où tout était humide. Quelle sonnée il avait reçue.

Bon, Louis, qui avait passé les 65 ans et qui sans cette place n'aurait plus su que faire, pour lui il n'y avait que l'alpage, il avait accepté. La moitié d'une paie modeste c'est minable, néanmoins c'est mieux que rien. Je travaillerai à 10.- de l'heure qu'il s'était dit. Et même moins, je ne sais pas au juste, entre 7.- et 10.-, pas plus.

Il avait retrouvé son chalet qui n'était plus destiné au bétail, celui-ci pâturent librement sur la montagne nuit et jour. Et ne s'en portant pas plus mal. Louis avait entretenu des bonnes relations avec David dès le début. Il n'y avait pas lieu d'avoir de la jalousie, par ailleurs. David logeait dans le chalet de l'alpage du bas, et lui occupait le vieux chalet dans la partie du haut. C'est d'ailleurs là où il se sentait le mieux. Il l'aimait comme s'il avait été le sien, ce chalet, le patron ne montant que de sept en quatorze et n'y couchant jamais. Totalement libre à cet égard.

Louis, malgré qu'il ait pu garder ce job un peu particulier, il n'était pas tous les jours heureux. Il y avait trop de choses qui n'allaient pas concernant sa santé. Il n'aurait pas voulu faire une liste, elle aurait été trop longue. Mais enfin, il pouvait quand même marcher sans trop de peine, et surtout bricoler. Comme un jeune, qu'il se disait, maniant encore de manière tout à fait satisfaisante les outils, pour le bois, et même pour le ciment à l'occasion. Passant d'un métier à l'autre, jouissant de son propre éclectisme. A cet égard il rendait service, car sans sa présence, qu'il se disait, que deviendrait ce chalet ? C'était un peu comme si celui-ci c'avait été lui qui l'avait construit, depuis dix ans qu'il l'entretenait, veillant à ce que tout soit en ordre, les murs chaulés, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, l'écurie de même, que tout soit blanc, que tout soit propre et que surtout il y ait le moins possible de chenit. C'était un peu son obsession, le chenit. En plus il détestait ces gus qui vous posent des trucs là où il ne faudrait pas et se voient tout courroucés quand vous déplacer ce qu'ils ont

abandonné. Un état qui avait été pendant des années avant qu'il ne débarque ici et ne s'occupe à vider le chalet de tout ce qui n'était pas utile ni ne parlait du passé. Car il faut le reconnaître, ce n'était pas un bousilleur, Louis, et pour lui tout objet qui racontait ce qu'avait été ce chalet autrefois était sacré. Il avait en quelque sorte constitué avec ces vieux objets, un véritable musée. Ce qui faisait sourire son patron pour lequel ces choses-là étaient de peu d'importance, se contentant du présent et de ce qui a de la valeur en terme de subsides, par exemple. Le passé, bof, il est derrière et nul ne le revivra. Alors ?

Louis ne voyait pas les choses de la même manière. Pour lui le passé, le présent, l'avenir même, c'était un tout. Dont rien n'était vraiment à rejeter de ce qui a de la valeur, disons ethnographique. Et puis aussi il considérait que l'on devait garder ce qui avait été de ces gens d'autrefois, les bergers, ses compagnons, et les fromageurs. On ne devait pas oublier cette vie des hauts si rude et si monotone, en plus d'être des professions mal payées. Ces milliers de journées que les hommes avaient passé ici, tant dans le chalet que sur le pâturage, en compagnie du bétail, ne devaient pas s'oublier. La peine mérite le souvenir. Mieux que cela, elle porte en elle des valeurs que certes les néophytes ignorent, mais que ceux qui ont la sensibilité voulue connaissent.

Louis prenait parfois son diner sur l'un des deux bancs du chalet. Il préférait celui qui fait face à la grande clairière. Il avait ainsi la vue sur le Mont-Tendre, surtout depuis que les arbres du premier plan avaient du être abattus suite aux désastres de la sécheresse combinée avec les ravages du bostryche. C'est simple, les sapins commençaient à manquer dans tout son environnement, ce qui toutefois laissait plus de place aux feuillus qui pourraient bientôt se développer à souhait.

A midi, en général, il faisait assez chaud pour qu'il soit à l'aise sur son banc. Il avait rempli son assiette à la cuisine, de ce qu'il avait préparé. A côté de lui deux verres, l'un pour l'eau et l'autre pour le vin, du rouge toujours. Et il était là, le dos appuyé contre le mur de chaux. Le mur de chaux chaud. Il le réconfortait. Il se tenait juste un peu en arrière pour perpétuer ce contact chaleureux. Il mangeait. Il buvait un coup de temps à autre. Et il était bien. Il voyait la grande clairière. Il voyait le puits là-bas et puis l'étang. Mais surtout il avait cette chance désormais de pouvoir contempler autant qu'il le voulait la croupe toute en douceur du Mont-Tendre. Il ne s'en lassait pas. Cette trouée était une bénédiction. Il n'avait plus l'impression désormais d'être prisonnier de la clairière. C'était comme une ouverture sur autre chose, sur la vie de ses collègues les bergers, qui, partout dans ce Jura, outre les zones habitées et cultivables, se voyaient d'habiter des pâturages pareils à celui-ci. Ses frères en quelque sorte. Et qu'il ne soit plus vraiment le berger, maintenant, ne lui importait pas trop. Certes, il n'avait plus la garde du bétail ni sa présence proche non plus. Mais il le voyait quand même quand il pâturait devant le chalet, et il l'entendait quand il avait franchi les limites de la clairière, ayant été changé de parc, pour s'en aller à d'autres où l'herbe était plus abondante. Il aimait ce son

de cloches. Ce son qui avait été une partie de sa vie. Ah ces montées d'autrefois, qu'il se pensait, quand il était parmi les accompagnateurs du troupeau. Qu'il connaissait cette joie, cette fierté aussi, de participer à ce grand déplacement. Passant par le village où la population s'était sortie des maisons pour regarder ce troupeau. C'était quand même le bon vieux temps, qu'il se disait. Tandis que maintenant, non vraiment, ce n'est plus la même chose. Tant pis. Chaque chose a son temps, chaque homme a sa destinée qu'il faut bien achever d'une manière ou d'une autre. .

Et le voilà à reprendre l'inventaire de tous ses maux. Il avait l'impression des jours qu'il ne ferait plus de vieux os. Ou même il se prenait à penser que si tout cela s'amplifiait, il vaudrait mieux faire sa valise pour s'en aller là où l'on oublie ses misères. Où l'on est devenu le berger éternel du troupeau. Il y pensait. Il ne voyait pas cependant moyen de mettre fin à ses jours. Trop tôt, qu'il se disait. Car j'ai ces belles journées qu'il y aura encore à vivre. Vivre, c'est quand même quelque chose, et même que l'on soit diminué. Il n'était dans le fond pas plus mal en point que bien des gens de ce village. D'ailleurs les maux des autres, qu'en sait-on ? Tout se cache. Rien ne se dévoile qui montrerait que vous êtes en fin de carrière et que vous serez le prochain à être affiché.

Le dos au chaud. Une nourriture qu'il estimait bonne. Un bon coup de rouge sans qu'il n'en arrive à l'ivresse. Juste un petit plus d'optimisme pour quant à la suite, une douce euphorie même parfois quand il avait rajouté un demi verre de ce qu'il prenait d'habitude. Voir la vie en rose, et puis tant pis si le soufflé retomberait toujours trop vite.

Il prenait son café, maintenant. Le dos toujours appuyé au chaud du mur. Il était bien. Rien ne pressait qu'il doive reprendre le boulot. Il avait coupé tantôt des perches qu'il conviendrait d'écorcer. Mais des perches, qu'il se disait, y aurait-il encore, avec cette forêt en disparition, avec ces sapins qui se font la malle ? Il n'en était pas certain. Mais il n'en faisait pas une maladie. Simplement que les feuillus remplaceraient les résineux. On changerait certes de paysage, mais on s'y habituerait. L'homme d'ailleurs s'habitue à tout, au bon comme au mauvais. A une vie exceptionnelle, si cela existe, comme à une autre qui serait proche de la misère.

Il aurait pu s'endormir qu'il se disait. Pour rire, c'est-à-dire un petit somme d'une demi-heure sans conséquence, ou au contraire, un somme définitif. C'aurait été en quelque sorte l'apothéose de sa vie de berger, sa conclusion ultime. Puisque c'avait toujours été son vœu, de mourir ici, au chalet, sur le banc ou sur son lit de la chambre du haut, la vieille, pendant une nuit. Tenez, en des heures où il y aurait eu un tout bel orage, où l'on aurait pu croire que tout allait vaciller sous la fureur de la pluie et du vent, du tonnerre et des éclairs. Mais non, le chalet, qui a plus de trois siècles, il en a tellement vu, de ces orages, qu'il ne s'en soucie plus. Pas lui. Il les craignait quand même. Il redoutait cette secouée géante qui vous emmène on ne sait trop où. Non, il lui fallait plutôt un départ en douceur, dans l'oubli de soi. De telle manière qu'au matin, alors qu'il

y aurait eu du grand soleil sur le chalet dont le toit aurait été ressuyé en un rien de temps, on l'aurait retrouvé dans son lit, le visage calme et serein, tel qu'il souhaitait que ce pourrait être pour ce très grand et très long voyage. Le dernier !

Auguste l'ancien berger.